Chapitre 12

Les méthodes de pêche : un siècle d'évolution

Les méthodes de pêche traditionnelles souvent consommatrices de main d'œuvre, permettaient des captures suffisantes pour nourrir les populations riveraines souvent peu nombreuses. Chaque technique était adaptée aux espèces de poissons recherchées. Au début du XX^{e} siècle, l'expansion démographique ainsi qu'une immigration multiethnique, pour la mise en valeur du bassin du lac Victoria, modifièrent profondément la demande en poisson et les pratiques de pêche. La transformation du système d'exploitation va être rendue possible par l'arrivée sur le marché de filets en fibres synthétiques, plus efficaces et nettement plus solides. On ignorait alors que s'amorçait un processus de transformation du système lacustre qui allait se poursuivre jusqu'à nos jours, avec l'apparition de nouvelles techniques supplantant progressivement les pratiques anciennes.

⋆

Les archives concernant les communautés de pêcheurs et les méthodes de pêches employées autour du lac Victoria sont assez rares. Les témoignages sont plus abondants dès le début du XX^{e} siècle. Les premiers explorateurs, à l'image de Speke, ont en effet donné quelques descriptions sommaires dans leurs carnets de voyage, des engins de pêche utilisés. Ces méthodes traditionnelles ont désormais presque toutes disparu, mais nous en avons de bonnes descriptions dans les écrits de Roscoe (1911), de Graham (1929) ou de Worthington & Worthington (1933).

1 Les pirogues traditionnelles

Jusqu'au début du XX^{e} siècle, il existait deux formes d'embarcation construites avec des planches ajustées et cousues rehaussant une quille monoxyle généralement débitée dans un « iroko » (*Milicia excelsa*, dénommé *muvule* en langue locale ; voir également encadré « Pirogues, croyances et rituels chez les *baganda* »). L'avantage de ce bois est d'être relativement malléable après l'abattage, puis de durcir au contact de l'eau.

La plus grande pirogue, que les *baganda* appelaient « pirogue Ouganda » (figure 1), servait essentiellement au commerce à longue distance et, selon les coutumes d'alors, à la guerre !



Figure 1 – Grande « pirogue Ouganda » utilisée pour le commerce à longue distance (© E.B. Worthington)

La coque d'une telle pirogue est creusée dans un tronc pouvant atteindre jusqu'à 18 mètres de long. À l'avant, une projection de bois d'un peu plus d'un mètre fait fonction de bélier en cas d'utilisation guerrière (figure 2). Roscoe précise que cette proue est ordinairement décorée de plumes de queue de perroquet et de cornes d'antilope. Les côtés sont peints à l'aide d'une argile rouge qui mélangée à de l'huile ou de la bière devient très dure et indélébile. Cette argile sert de plus à étanchéifier les raccords entres les différentes parties de l'embarcation. Celle-ci, propulsée par 25 à 30 pagayeurs selon la taille de la pirogue, peut transporter plus de 500 kg de fret en plus de l'équipage.

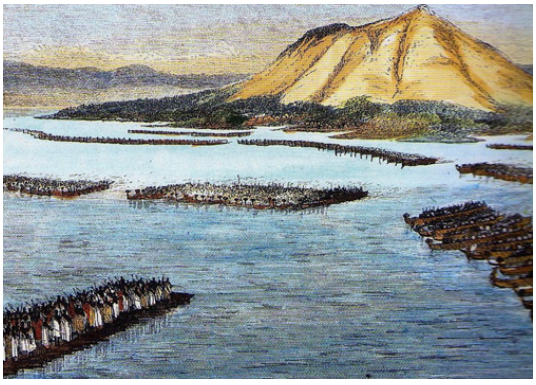


Figure 2 – Gravure (colorisée) parue dans le livre d'Henry Morton Stanley (1841-1904), *Through the Dark Continent*, édité à Londres en 1878, représentant une bataille navale livrée en 1875 sur le lac Victoria entre les *baganda* et les *vovuma*

La seconde pirogue, « pirogue commune » (figure 3), de plus petite taille, est essentiellement utilisée par les pêcheurs pour les trajets courts lorsque les eaux sont peu profondes. On se sert également de ce type d'embarcation dans les rivières. Ces pi-

rogues mesurent environ six mètres de long et un mètre de large. Leur fond est plat pour permettre un éventuel transport du bétail.



Figure 3 – « Pirogue commune » employée pour le commerce à courte distance et pour la pêche (© E.B. Worthington)

Pirogues, croyances et rituels chez les *baganda*

Résumé de textes publiés par John Roscoe (1911) et Claude Mercier (2002)

L'abattage des arbres réclame la réalisation d'un rituel. Dans chaque arbre réside un *esprit*, qui peut être celui d'un héros valeureux ou d'ancêtres vénérés. Chaque arbre porte le nom de l'*esprit* qu'il héberge qui est le nom qu'il portait du temps de son vivant. Ce nom sera également celui que portera la pirogue. Un spécialiste religieux [a] était consulté afin de connaître le moment propice pour abattre l'arbre, puis des sacrifices étaient offerts à l'esprit de l'arbre : une chèvre ou une volaille, de la bière de banane et quelques cauris [b]. Les charpentiers de marine devaient s'abstenir de toute relation sexuelle tant que le débitage complet de l'arbre et le façonnage des bordages n'étaient pas complétement terminés. Une fois l'arbre abattu, la construction commence par le façonnage de la quille. Vient ensuite le travail de taille des bordages et bancs de nage effectués à l'herminette. Des trous distants de 2,5 centimètres sont percés sur le pourtour des bordages et sur la partie de la quille qui les reçoit, à l'aide d'un poinçon chauffé au rouge. Ces trous servent à coudre avec une fibre végétale, les bordages entre eux puis les bordés et la quille. Cette fibre est mouillée pour l'assouplir et se rétracte en séchant, resserrant d'autant les coutures. L'avant dernier bordage, fixé à la proue, est recourbé dans sa partie extérieure (de chaque côté de la pirogue) comme des cornes taurines, vers l'arrière de l'embarcation. Ces excroissances serviront à tirer la pirogue à terre. Aucun clou ni aucune cheville n'entre dans la fabrication de ces pirogues.

Le fond de la pirogue est parfois revêtu d'un plancher fait de lames de bois. Les pagaies sont taillées dans un bois différent du reste de la construction et léger. La pelle de la pagaie est très profilée et mesure 25 centimètres de long sur la

moitié de large avec un manche d'environ 80 centimètres. L'homme de poupe gouverne à l'aide d'une même pagaie et donne également le rythme. Les « gens du lac » du royaume du Buganda n'ont jamais adopté la propulsion à la voile et peuvent pagayer durant huit à dix heures d'affilée. Ils ont toujours navigué à vue des côtes, et la partie centrale du lac leur était inconnue.

La réalisation d'une grande « pirogue baganda » peut demander jusqu'à six mois de travail. Une cérémonie rituelle est alors effectuée lors de la mise à l'eau. Ce cérémoniel, très développé, commence avec la construction d'un temple dédié à l'*esprit* de la pirogue. Des sacrifices d'animaux, des offrandes de sang, de bière et de banane sont dédiés à l'*esprit*, puis un voyage au temple de *Mukasa* (dieu du lac) sur l'île Bubembe de l'archipel Ssese [c] était effectué pour lui rendre grâce et demander sa protection. Ce rituel est très simplifié pour les pirogues ordinaires. Si cette pirogue est destinée à la pêche, le propriétaire de la pirogue tue un poisson à l'intérieur de celle-ci et l'arrose du sang de l'animal, avant même qu'elle n'ait été mise à l'eau. Un bateau ne doit jamais être tiré au sec là où il a été mis à l'eau, sous peine de risquer de mal pêcher et surtout de couler.

a. Roscoe : 385. Roscoe était ecclésiastique : il joue, ici, le rôle d'intercesseur entre l'homme et l'esprit comme « l'homme médecine local ».

b. Le cauri (*Cypraea moneta*) est une variété d'un coquillage tropical des océans indien et pacifique. Utilisé comme monnaie, il continue aujourd'hui à être utilisé comme décoration et objet de divination. Ce coquillage a été utilisé au cours des âges comme instrument de circulation prémonétaire. Répandu par les marins arabes et européens dès le X^{e} siècle, ce coquillage était utilisé comme monnaie dans une grande partie de l'Afrique.

c. Archipel ougandais, constitué d'une quarantaine d'îles, situé au nord-ouest du lac Victoria. Dans les temps anciens, ces îles constituaient l'un des plus importants centres spirituels de la région.

2 La pêche et les engins de pêche traditionnels avant 1930

Le poisson constituait la nourriture de base des populations les plus pauvres, mais n'était pour autant un aliment dévalorisé puisqu'il figurait en bonne place dans les repas du *kabaka* [1] et des différents chefs traditionnels et administratifs. Aucun interdit ne pèse apparemment sur la consommation du poisson, hormis celui inhérent à l'appartenance totémique de tel ou tel consommateur. Le respect de cet interdit n'est exercé toutefois que de façon ponctuelle et sporadique :

> « Chez le *muganda*, une loi primitive stricte, [...] dans son énoncé du moins, est venue accentuer la séparation entre les tribus et faire de la tribu une chose sacrée : le *muziro* (totem) ne se mange pas, et ce, sous peine de mort. Quiconque le mange tombe dans une maladie de langueur caractérisée par la desquamation de la peau et un tremblement nerveux » (Gorju, 1920 : p. 269-270).

Plusieurs rites ou cérémonies, liés à la pêche, sont dédiés au dieu du lac, *Mukasa*, auquel on attribue la réussite ou non de la pêche (voir encadré « *Mukasa*, le dieu du lac »).

1. Le nom de *kabaka* est donné aux rois du Buganda depuis le XV^{e} siècle.

Mukasa, le dieu du lac

Résumé de textes publiés par John Roscoe (1911) et Claude Mercier (2002)

Dans la communauté des pêcheurs, il existe des rites profondément ancrés qui mettent en scène les esprits de l'eau dont il faut gagner les faveurs afin de réaliser de bonnes prises et de se prémunir des dangers. S'ils négligeaient ce rite, les pêcheurs seraient châtiés la fois suivante par de mauvaises prises.

Mukasa [a] est le dieu du lac. Il est donc, à ce titre, le dieu des pêcheurs, mais également le plus important dieu du panthéon des *baganda*. Il est celui qui contrôle les tempêtes et la pluie, la croissance et fertilité des poissons du lac, guide les piroguiers vers les routes les plus sûres et il est même lié à l'heureux augure de la naissance de jumeaux. Les pêcheurs et leurs familles sont tenus de respecter certains rites. Par exemple, les familles de pêcheurs ne doivent se laver que dans le lac et les pêcheurs doivent vivre séparés de leurs femmes tant que les engins de pêche sont en construction ou immergés. En outre, il n'est pas permis de dire que l'on va pêcher ou que l'on a mangé du poisson.

Avant de partir, les pêcheurs se procurent des herbes auprès des prêtres de *Mukasa*. Celles-ci sont conservées dans un récipient embarqué sur chaque pirogue : le *kiongo*. Si la pêche n'est pas bonne, on suspecte qu'une infraction a été commise par l'un des pêcheurs. On offre alors une partie de ces herbes à *Mukasa* en les répandant dans les eaux du lac et en prononçant des phrases rituelles telles que : « Ô Mukasa ! nous ne t'offenserons plus jamais, le fautif a été trouvé, donne ! », ou : « Seigneur, pardonnez-moi, j'ignorais que cette faute avait été commise ». Après toute bonne pêche, le propriétaire de la pirogue fait une offrande à l'esprit de celle-ci.

a. Dans le sud-ouest du lac (chez les Kimwani), il est également rendu hommage, selon des rites à peu près similaires, à un esprit d'un nom très proche, *Mugasha* (Sutton, 2009).

Suivant les espèces et les quantités de poissons recherchées, ou selon les saisons, la pêche se pratique de façon individuelle ou collective. Dans un cas comme dans l'autre, les techniques et engins utilisés sont différents (figure 4).

2.1 Les pêches collectives

Traditionnellement, lors des pêches collectives, les riverains utilisaient des sennes, des nasses, des pièges voire même des ichtyotoxiques. Ces engins, généralement de grande taille, étaient fabriqués avec des fibres de papyrus pour les mailles ou avec d'autres végétaux pour les ralingues.

Deux types de sennes étaient utilisés lors de ces pêches collectives :

- **Senne de plage (*kilagala*)**, longue au minimum de 300 mètres. Les mailles sont nouées en tiges de papyrus (*Cyperus papyrus*) tressées. Sa mise en oeuvre nécessite l'emploi d'une pirogue et d'au moins deux hommes. La senne est normalement la propriété d'un seul pêcheur. La répartition des poissons se



FIGURE 4 – Pêches traditionnelles sur le lac Victoria. De gauche a droite et de bas en haut. Barrage et déversoirs permettant de recueillir les poissons avec des nasses (© C.F. Hickling) ; paniers à poisson et pièges utilisés dans les déversoirs (© C.F. Hickling) ; *obalala*, barrage de bambous (voir texte § « 2.1.2 Pièges clos passifs ») (© M. Graham) ; filets maillants, démaillage des poissons au débarcadère (© M. Graham)

fait de façon égalitaire entre les participants de la pêche, mais une part est néanmoins réservée au chef.

- **Senne tournante (*nindwe* ou *kabugu* pour les plus grandes)**, constituée de plusieurs petits filets raboutés les uns aux autres (en principe une douzaine). La partie centrale correspond à la plus grande chute, les quatre filets situés de chaque côté allant en s'affinant progressivement. Les mailles sont nouées en tiges de papyrus tressés. Cette pratique nécessite l'emploi d'au moins deux pirogues, chacune décrivant un demi-cercle pour dévider le filet en partant de la partie centrale, avant de se rejoindre. La senne est remontée progressivement à bord, en tirant sur ses bras et ralingues. La répartition du poisson se fait de façon identique à celle évoquée précédemment.

2.1.1 Nasses

Lorsqu'il s'agit d'une pratique collective, les nasses utilisées sont de grande dimension et diffèrent selon qu'elles sont utilisées au large ou au bord du lac :

- ***mwezi wa magala* :** nasse de grande dimension utilisée au large (figure 5), de forme conique, haute de 1,5 à 2 m. Cette nasse est divisée en deux parties ajustées l'une dans l'autre. La partie la plus grande, de forme conique resserrée, est celle qui sert de réceptacle aux poissons. La seconde partie, de la forme d'un entonnoir, s'emboîte dans la partie précédente. Ces nasses sont placées, ouverture vers l'amont, face au courant. Le poisson est poussé à l'intérieur de la nasse, *via* l'entonnoir, dans la partie qui sert de réceptacle et ne peut retrouver

le chemin de sortie. Les nasses sont reliées en chapelet par un cordage, chacune d'entre elles étant lestée par des pierres placées à l'intérieur. Les pêcheurs les laissent immergées tant qu'il n'est pas utile de les réparer, mais les visitent journellement. La durée de vie des nasses est de quatre à six mois pour les nasses végétales. Une variante est le ***kongola***, grande nasse en vannerie utilisée dans la région de Mwanza (Tanzanie).

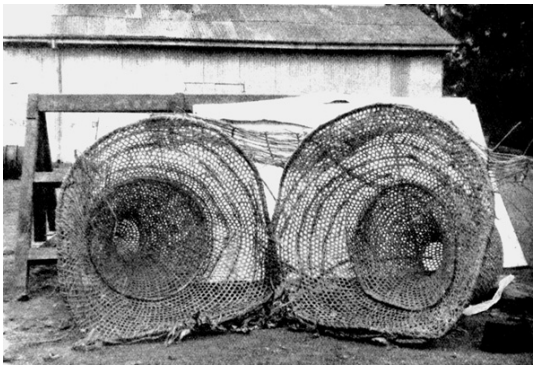


FIGURE 5 – *mwezi wa magala* ou *usambo* de la côte est du lac (Budu Coast) (©M. Graham, 1929 : 98)

- ***Ntumba* :** nasse utilisée dans des eaux peu profondes littorales dont les caractéristiques sont identiques à celles indiquées pour les *mwezi wa magala*, Leur corps est cependant plus allongé. Ces nasses sont immergées le long des berges dans la zone de papyrus et de roseaux, et sont placées dans les chenaux qu'emprunte le poisson. Elles visent particulièrement les gros poissons venus frayer. Le partage de la pêche est fait de façon égalitaire entre pêcheurs, mais une part est réservée au *mutaka* (le chef du village). Une variante est le ***ngono***, petite nasse utilisée dans la région de Mwanza (Tanzanie).

2.1.2 Pièges clos passifs

Une troisième technique de pêche, pratiquée en eau côtière, est celle du piège clos passif ou abri artificiel, exploitant l'instinct de protection des espèces. Ce piège est appelé *ngogo* (Hickling, 1961). Ce piège est confectionné avec des tiges de papyrus tressées pour constituer une enceinte flottante de grande surface (figure 6). Cet enclos est posé pour former un cercle que les pêcheurs replient progressivement sur lui-même de manière à concentrer les poissons emprisonnés au milieu. Lorsque l'espace est suffisamment petit, les poissons sont récupérés à l'aide d'un panier. Comme il s'agit d'un engin flottant, les poissons capturés sont généralement de petite taille comme les *Haplochromis* sp., ou les sardines du lac (*Rastrineobola argentea*). Les poissons se concentrent autour de ces amas de papyrus car ils constituent à la fois un abri contre les prédateurs et attirent nombre d'invertébrés dont sont friands les petits poissons.

Une autre technique consiste à utiliser les barrages fixes nommés *kek* ou *obalala* (figure 4). Les *kek* (figure 7) sont constitués de branchages, peu serrés les uns aux autres, qui laissent passer les poissons les moins gros. Pour les intercepter, les pêcheurs installent



FIGURE 6 – Petit *ngogo* employé près du bord dans un espace libre de papyrus et de roseaux. Cet engin flotte sur l'eau. Les pêcheurs le replient sur lui-même afin que les poissons soient conduits dans un cercle de plus en plus petit où ils sont capturés avec les paniers que tiennent les pêcheurs (carte postale, collection C. Lévêque)

des nasses à intervalles réguliers. Les *obalala* sont basés sur le même principe, mais ici le barrage est constitué de bambous étroitement serrés les uns contre les autres afin de former une barrière infranchissable, ou presque, pour les poissons. La forme des *obalala* dessine des séries de chambres avec des entrées étroites dans lesquels les poissons pénètrent et ne peuvent ressortir. Les poissons ainsi piégés sont récupérés grâce à des haveneaux de grande taille nommés *oluera*.



FIGURE 7 – *kek* en pêche sur la rivière Miriu, affluent du lac Victoria, 1927-28. Le cliché a été pris lorsque les villageois de la rive la plus proche, auxquels la moitié du barrage appartient, récoltent les poissons dans les nasses situées à gauche du *kek*. Ils en profitent pour effectuer quelques réparations à la structure (© E.B. Worthington)

2.1.3 Ichtyotoxique

Les pêcheurs utilisent une herbe qu'ils appellent *mukulu* (non identifiée). Le principe de cette pêche consiste à introduire le végétal *mukulu* préparé par broyage (d'autres préparations peuvent être à base de décoctions) et conditionné sous forme de boulettes mélangées à de la terre. Ces boulettes sont ensuite jetées dans les trous d'eau et mares résiduelles, isolés du lac lorsque celui-ci est très bas. Selon les plantes utilisées, les poissons paralysés ou asphyxiés remontent à la surface et sont facilement récupérés.

Cette méthode traditionnelle est la même que celle que l'on observe de nos jours dans la plupart des pays africains.



FIGURE 8 – Une euphorbe candélabre (*Euphorbia candelabrum*) dont les feuilles sont parfois utilisées pour empoisonner certaines parties de rivière lors de pêches traditionnelles saisonnières. Région de Kasese, Ouganda (© IRD / D. Paugy)

M. Graham a personnellement observé cette pratique dans les rivières de la région de Kimwani (nord-ouest du lac, Kenya) en utilisant des feuilles d'un *Euphorbia* en forme de candélabre (figure 8).

2.2 Les pêches individuelles

Plusieurs techniques de pêche individuelle étaient employées :

- **Ligne simple, palangrotte (*mulobi*)**, faite en fibres végétales d'aloès, avec de nombreux hameçons de faible taille appâtés avec des insectes ou des larves d'insectes. Le poisson mordant à l'hameçon transmet une secousse d'intensité variable à la ligne que le pêcheur tient à la main.
- **Palangre (*mugonja*)**, faite en fibres d'aloes ou de papyrus, appâtée avec des morceaux de poissons. La palangre est utilisée dans les eaux de faible profondeur (figure 15).
- **Nasses de petite dimension**. Parmi les nasses laissées en permanence dans l'eau, il en existe, en forme de poire, qui sont placées dans les marigots pour capturer des poissons de petite taille tels que les *Barbus* (figure 9). Un autre type de panier est également employé en eau peu profonde. Les pêcheurs marchent doucement dans l'eau et lorsqu'ils sentent un poisson sur le fond, il le coiffe rapidement avec ce panier puis l'attrape par l'ouverture pratiquée sur le haut

(figure 9). Cette technique est employée un peu partout en Afrique lors des pêches de décrue.

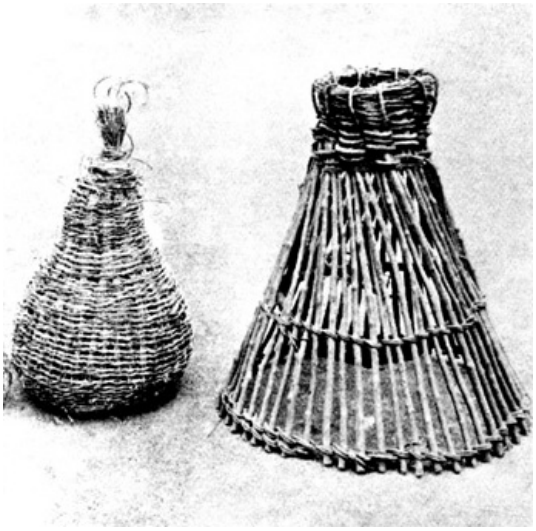


FIGURE 9 – Petite nasse en forme de poire pour attraper les petites espèces comme les *Barbus* (à gauche) et panier permettant de coiffer les poissons repérés dans le fond, puis de les récupérer par l'ouverture pratiquée sur le sommet (à droite) (© E.B. Worthington)

- **Harpons**. Armés de leur harpon, les pêcheurs parcourent les zones à papyrus et les plaines inondées. Les *Labeo* sont les plus recherchés. Cette pêche peut être pratiquée seule, mais les captures sont améliorées si elle est pratiquée par plusieurs pêcheurs.

2.3 La fin des pratiques traditionnelles

Parmi toutes les méthodes évoquées plus haut, dont la plupart sont mentionnées par Roscoe (1911), un certain nombre n'ont pas été observées par Graham (1929). Il se peut donc que certaines d'entre elles aient déjà disparu à la fin des années 20, époque à laquelle les filets maillants avaient déjà fait leur apparition, mais il est surtout probable que les deux auteurs n'ont pas fréquenté les mêmes lieux géographiques, ce qui pourrait expliquer en grande partie cette différence.

La plupart des techniques et engins employés se retrouvent dans de nombreuses autres contrées africaines, à quelques variantes près. Sous des contraintes d'exploitation plus ou moins similaires, les pêcheurs ont adopté des techniques congruentes. La pratique de la pêche ne relève pas du hasard et les engins sont conçus de façon appropriée et employés aux bons endroits, aux bons moments, pour les bonnes espèces. Cela nécessite une connaissance approfondie des mœurs et habitudes de la ressource. Cette faculté n'est pas spécifique aux *baganda* du lac Victoria, car elle est partagée avec tous les peuples pêcheurs dont l'économie dépend de l'exploitation des ressources aquatiques.

Selon les récits anciens qui semblent s'accorder sur ce point, les pêches, qu'elles soient collectives ou individuelles, ont toujours lieu dans une zone proche du village. On ignore pourquoi les pêcheurs ne s'éloignaient guère du village pour pêcher, puisqu'il n'existait pas de problèmes liés au droit sur l'eau, ou à une méconnaissance géographique. On sait en effet que les villageois pouvaient naviguer sur de très longues distances pour d'autres activités ce qui prouve qu'ils n'avaient pas peur de se perdre en s'éloignant.

Suite à l'explosion démographique que commence à connaître la région du lac Victoria au début du XX^{e} siècle, l'artisanat de la pêche subit une profonde mutation. De nouvelles pratiques de pêche vont être introduites et rapidement remplacer, puis détrôner les techniques anciennes. De nouveaux engins, tels que les filets maillants en lin tressé et de nouvelles embarcations à voile renforcent et complètent progressivement l'utilisation des engins et pirogues traditionnels qui, à terme, vont disparaître. Cette mutation est une réussite et les captures vont croître à un point tel que dès les années 1920, les premiers signes de surexploitation vont inquiéter les autorités locales.

3 Après 1930 : nouvelles pratiques et nouveaux engins de pêche

3.1 La propulsion par le vent

À l'origine, la propulsion vélique a été introduite au Buganda par les marchands arabes. Mais cette initiative est restée sans suite. La seconde expérience de construction d'un dhow propulsé par une voile, est tentée avec succès par Rafaeli Semaganda, un notable de l'île de Kome dans l'archipel Ssese en 1902. Mais elle resta également sans suite.

Pourquoi une société ayant la connaissance et l'expérience du domaine aquatique, n'a-t-elle pas immédiatement saisi une telle opportunité ? Une des explications est qu'une technique, pour être adoptée, doit s'inscrire dans le processus coutumier de la société. Or, parmi les pratiques des baganda, l'exploitation de la force du vent, autrement dit la gestion de l'invisible, de l'impalpable, a toujours manqué (Mercier, 2002). Le voilier demandait, qui plus est, de repenser complètement la construction navale. La pirogue baganda, étroite et à fond plat, permet d'accoster un peu partout. Le dhow est de conception diamétralement opposée car il est équipé d'une quille assez haute et il est beaucoup moins effilé.

Un autre facteur important semble lié à la pratique nautique guerrière, constante au Buganda. En effet, la projection de la proue en forme de bélier des grandes pirogues, lieu d'expression identitaire du clan et du religieux, servant une stratégie nautique d'abordage, était incompatible avec les dhows.

Néanmoins, pendant la colonisation britannique, à partir de 1925, et sous l'impulsion d'une nouvelle population de pêcheurs, le nombre de dhows augmenta légèrement. En 1937, cent dhows étaient en service régulier sur tout le pourtour du lac Victoria, employant deux milles personnes. Mais survint alors la concurrence du rail et le développement du transport routier, ainsi que et l'introduction du moteur hors-bord.

Jusqu'au début des années 1950, l'usage de la voile est donc demeuré limité. Par la suite, cependant, on a commencé à utiliser de plus en plus de bateaux avançant à la voile, notamment lorsque les propriétaires ne sont pas assez riches pour posséder un moteur. Ces pirogues ne pratiquent pas une pêche spécialisée et restent localisées près des côtes.



Figure 10 – Dhow, sans quille, adapté à la navigation sur le lac Victoria. On reconnaît bien la voile latine triangulaire caractéristique, région de Kisumu, Kenya (© S. Magdalinski)

À l'heure actuelle, des artisans spécialisés produisent toujours, selon certaines traditions, de remarquables dhows adaptés aux conditions de navigation du lac Victoria. En moyenne, ces bateaux mesurent 11-12 mètres de long et 2,5-3 mètres de large. Ils possèdent une voile latine selon l'ancien style des boutres arabiques (figures 10 et 11). Mais contrairement à ces derniers, ils ne possèdent pas de quille pour pouvoir se déplacer dans les eaux côtières peu profondes et accoster dans les points de débarquement qui ne sont pas de véritables ports mais des zones abritées de faible profondeur.



Figure 11 – Les pêcheurs les moins riches n'ont souvent pas les moyens de s'acheter une voile manufacturée. Pour y remédier, ils fabriquent des voiles de fortune en cousant entre eux des sacs en plastique de récupération. À gauche (© IRD / D. Paugy), à droite (© C. Faudemay)

3.2 Les embarcations en planche

Dès le début du XX^{e} siècle, les entreprises guerrières ou les manifestations de prestige, nécessitant une flotte imposante, avaient perdu toute signification. L'administration britannique entreprit de saborder systématiquement la flotte de guerre, notamment pour empêcher le retour des populations vers les îles infectées par la trypanosomiase. Seule subsistera la pirogue commune dont la construction sera quelque peu modifiée. Le secteur de la construction navale est repensé et les charpentiers utilisent désormais les planches, les clous et l'étoupe goudronnée pour l'étanchéité (figure 12). Les planches sont importées principalement de la République Démocratique du Congo, car les grands arbres droits qui bordaient les rives du lac ont été abattus pour la construction navale ou le fumage du poisson sans être replantés.



FIGURE 12 – Actuellement, l'ensemble des bateaux est construits avec des planches clouées ensemble. L'étanchéité est assurée par des baguettes de métal recouvrant l'étoupe goudronnée insérée en force entre les planches. À gauche, Speke Bay Lodge, Tanzanie (© IRD / D. Paugy), à droite, région d'Entebbe, Ouganda (© IRD / C. Lévêque)

À partir des années 1950 et de l'introduction du moteur hors-bord (figure 13), les embarcations peuvent être classées en deux grands groupes correspondant à deux formes de pêche : la forme « classique » de la pirogue du Buganda, et les bateaux à moteur. Les embarcations non motorisées étaient communément maniées à la pagaie, la propulsion vélique n'étant qu'exceptionnelle au début des années 1950.

3.3 Techniques et engins de pêche

La colonisation britannique et le progrès technique ont également provoqué une évolution des techniques de pêche dont certaines sont venus progressivement remplacer, puis détrôner, les techniques anciennes.

3.3.1 Les filets maillants

Les pêcheurs utilisent, au large, des filets maillants calés sur le fond, ou positionnés entre deux eaux. Ces filets, désormais fabriqués en fibres synthétiques, présumées plus pêchantes et plus solides, sont généralement assemblés les uns aux autres. Ainsi associés, ils peuvent atteindre une longueur 1 200 mètres. La taille des mailles employées a diminué au fil des années, et les captures se sont raréfiées.



Figure 13 – Le moteur hors-bord, apparu au début des années 1950, permet de propulser de grandes pirogues qui servent aussi bien au transport qu'à la pêche (© IRD / D. Paugy)

Le *tycooning* (battre l'eau) est une technique qui consiste à taper l'eau à l'aide d'un morceau de bois, depuis une embarcation, aux abords de filets maillants. Effrayés, les poissons fuient en tous sens et ont toute chance d'être pris dans les filets. C'est une technique qui est désormais théoriquement interdite par l'Organisation des Pêches sur le lac Victoria (LVFO) [2], mais elle fait toujours partie des traditions halieutiques locales (figure 14).



Figure 14 – Le *tycooning* consiste à frapper l'eau à l'aide d'un morceau de bois afin d'effrayer les poissons qui en fuyant se jettent dans les filets maillants situés aux alentours. À gauche dessin didactique à l'usage des petits producteurs agricoles (source FAO/TECA, 2011). À droite, bien qu'illicite, cette pratique est toujours pratiquée comme on peut le constater sur ce cliché pris dans la région de Jinja, Ouganda, en novembre 2011 (© IRD / C. Lévêque)

3.3.2 La senne de plage sans poche

Cet engin de pêche, de réalisation mécanique, remplace, dès 1920, l'ancienne senne de plage utilisée par les baganda. La pratique de pêche reste la même, la différence résidant dans la composition des fibres du filet et sa plus grande simplicité par rapport

2. Selon la réglementation définie par le LVFO, certains engins et modes de pêches sont interdits dans le lac Victoria : chalutage, sennes de plage, filets en monofilaments, éperviers, filets dérivants, *tycooning*, usage de produits chimiques et d'explosifs.

à l'ancienne senne. Leur longueur est en moyenne de 250 mètres, la taille des mailles de 2,5 centimètres. Cet engin, non sélectif, ramasse tous les poissons qui se trouvent encerclés par le filet, y compris des bancs entiers allant jusqu'à 4 000 *Haplochromis* en un seul trait (Hickling, 1961). En raison de la trop forte pression que faisait peser ce type de filet sur la capture des juvéniles, le LVFO (Lake Victoria Fisheries Organization) a désormais interdit son utilisation dans les trois états riverains.

3.3.3 La palangre

Depuis l'introduction des filets manufacturés, la palangre est employée en complément de ceux-ci. Elle est le fait de professionnels de la pêche qui multiplient ainsi leur chance de prises d'autant qu'il s'agit d'un engin financièrement plus abordable que les filets. La seule différence avec les techniques de pêche anciennes est la présence d'ardillons sur les hameçons et de fil de nylon pour les lignes (figure 15). Une fois appâtées, les palangres sont essentiellement utilisées pour capturer des protoptères, des silures ou des perches (figure 16).



Figure 15 – Palangre soigneusement enroulée prête à l'emploi. Il ne reste plus qu'à piquer un appât sur chaque hameçon. Ce type de palangre est utilisé pour capturer des protoptères, des poissons-chats, voire des *Lates* (© IRD / D. Paugy)



Figure 16 – Des petits *Clarias* peuvent être utilisés pour appâter les palangres destinées à pêcher des *Lates* de taille moyenne, Jinja, Ouganda (© IRD / D. Paugy)

D'autres engins sont également toujours utilisés de manière très artisanale comme l'épervier ou les nasses. Mais cela ne constitue plus une activité de pêche digne de ce nom.

4 Le chalutage et ses conséquences

Le chalutage commercial a commencé dans les années 1960 dans la partie kenyanne du lac, pour récolter principalement des haplochromines. Mais à partir des années 1980, la perche du Nil est devenue la principale espèce recherchée. Les chalutiers sont principalement armés pour fournir du poisson pour les usines de transformation pour l'exportation. À bord, il existe des installations frigorifiques, permettant de conserver le poisson dans de bonnes conditions. Un chalutier bien équipé peut capturer plus d'une tonne de poissons par jour, ce qui est d'un bon rapport pour son propriétaire.

Le chalutage peut être considéré comme la méthode de pêche la mieux appropriée dans les parties profondes du lac où les courants sont importants. Toutefois, en pratique, les chalutiers restreignent rarement leurs activités aux eaux libres, préférant opérer dans les zones de pêche moins profondes mais plus riches et traditionnellement exploitées par les pêcheurs artisanaux, suscitant ainsi des conflits entre les deux parties.

Sur le plan écologique, le chalutage de fond perturbe le substrat et la colonne d'eau, ainsi que les lieux de ponte et de reproduction, principalement pour les tilapias et certains *Haplochromis*. Il peut aussi détruire les larves et les œufs de poissons, de même que les invertébrés benthiques. Enfin, en utilisant un maillage de filets trop petit, le chalutage peut capturer beaucoup de juvéniles ce qui met en danger la pérennité des stocks.

Beaucoup d'économistes, majoritairement altermondialistes, estiment que le chalutage a globalement des conséquences négatives sur l'emploi local, la sécurité alimentaire et la durabilité des ressources. L'épuisement de la ressource et l'impact sur l'environnement justifient certainement son interdiction. Lorsqu'elle a été mise en œuvre, en Tanzanie, l'interdiction de la pêche au chalut, a affecté l'emploi local et les activités des entreprises. En retour, il semble néanmoins qu'elle ait provoqué une augmentation des captures des pêcheurs artisanaux. Toutefois, dans les zones profondes où existe un fort courant et où toutes les autres techniques de pêche sont impossibles, un chalutage raisonné pourrait être envisagé.

5 La pêche au lamparo

L'utilisation d'une source de lumière pour attirer les poissons est relativement récente dans le lac Victoria. Auparavant, avant qu'ils ne deviennent si abondants, les *dagaa*[3] étaient surtout pêchés à la senne de plage. Depuis, la pêche au lamparo s'est beaucoup développée. Les pêcheurs utilisent des lampes à pétrole sous pression qu'ils font flotter en surface pour attirer les poissons. Lorsque ceux-ci sont assez nombreux, une petite

3. Les petits cyprinidés pélagiques du lac Victoria, *Rastrineobola argentea*, possèdent différents noms selon les langues locales : *dagaa* en Swahili (Kenya et Tanzanie), *mukene* en Luganda (Ouganda) et *omena* en Luo (Kenya et Tanzanie).

senne tournante / encerclante permet de les capturer en grand nombre (figures 17 et 18).



FIGURE 17 – La pêche des *dagaa* est très spécialisée et se pratique le plus souvent en utilisant des lamparos dont la lumière attire les petits poissons. Dans ces clichés, les poissons fraîchement pêchés de la nuit sont étalés sur des claies en grillage (à gauche © IRD / C. Lévêque) ou sur des filets (à droite © IRD / D. Paugy) pour être séchés au soleil. Village de Kikondo, région de Jinja, Ouganda



FIGURE 18 – Pêche au lamparo : un fois encerclés dans le filet, les bancs de *dagaa* attirés par la lumière sont remontés à bord. Dessin didactique à l'usage des petits producteurs agricoles (source FAO / TECA, 2011)

Références

Gorju J., 1920. *Entre le Victoria, l'Albert et l'Edouard : ethnographie de la partie anglaise du vicariat de l'Ouganda, origines, histoires, religions, coutumes.* Éditions Oberthur, Rennes, 372 p.

Graham M., 1929. *The Victoria Nyanza and its fisheries. A report on the fishing survey of Lake Victoria 1927-1928, and appendices.* Crown Agents for the Colonies, London, 255 p.

Hickling C.F., 1961. *Tropical inland fisheries.* Longmans, London, 287 p.

Mercier C., 2002. *Processus de changement social : l'exemple des « gens du lac » du Buganda, aux pêcheurs de l'Ouganda des rives victoriennes.* Mémoire Diplôme de Maîtrise, Université Paris X Nanterre, 189 p.

Roscoe J., 1911. *The Baganda. An account of their native customs and beliefs.* MacMillan and Co, Limited, London, 547 p.

Sutton, J.E.G., 2009. Anciennes sociétés de pêcheurs dans l'Afrique « médiane » et dans le Rift : 317-331. *In* Hirsch B. & Roussel B. (eds), *Le Rift est-africain. Une singularité plurielle.* IRD , Marseille, Publications Scientifiques du Muséum Paris, 442 p.

Worthington S. & Worthington E.B., 1933. *Inland waters of Africa : the result of two expeditions to the great lakes of Kenya and Uganda, with accounts of their biology, native tribes and Development.* Macmillan and co., London, First Edition, 259 p.